PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.75	$7.75	$3.75	$1.50

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$2.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 6 DECEMBRE 1907 81ème Année.

EN DIRIGEABLE.

Paris, 26 novembre.

Je savais que M. Robert Esnault-Pelterie, le jeune et savant aviateur, devait reprendre ses expériences à l'étang du Trou-Salé, entre Toussus-le-Noble et Buc, et aussi recevoir la visite du dirigeable la "Ville-de-Paris." Le spectacle était rare de voir deux conquérants de l'air, le plus lourd et le plus léger, entretenant de peu banales relations de courtoisie; il fallait voir cela, dit un chroniqueur parisien.

Un soleil brillant, un beau froid sec avaient incité nombre de personnes à faire le déplacement de Buc; elles n'eurent pas à le regretter.

Alors que M. Robert Esnault-Pelterie, ganté et casqué de cuir, en cotte et en veste blanches, les yeux protégés par des lunettes, profitait d'un court répit pour débarrasser son moteur d'un excès d'huile, qui devait, par la suite, rendre infructueux tous ses essais de la journée—il était exactement onze heures et demie—un bruit de sirène dans les airs fit lever toutes les têtes. C'était la "Ville-de-Paris" qui arrivait majestueuse, calme et sûre au ronflement de son moteur, au léger sifflement de sa robuste hélice.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire le magnifique aéronef est sur nous. Le moteur est arrêté; on nous lance les guide-ropes et l'on voit unis dans un même effort, qui n'a rien de pénible, d'ailleurs, les ouvriers de M. Robert Esnault-Pelterie, leur jeune patron, les chauffeurs de nombreuses automobiles qui sont là, leurs maîtres, voire des enfants.

L'atterrissage se fait avec une douceur incroyable et nous distinguons alors les visages sympathiques de M. Henri Kapferer pilote habile entre tous; de son mécanicien Paulhan, et des trois passagers, M. Henry Deutsch de la Meurthe, qui fit, on le sait, construire la "Ville-de-Paris" et l'offrit au ministère de la guerre pour la défense nationale; M. Maurice Kapferer et sa jeune et charmante femme, la première qui ait jamais pris place à bord de la "Ville-de-Paris."

On acclame les voyageurs, qui n'ont mis que trente et une ou trente-deux minutes pour venir de Sartrouville, et l'on retourne à l'aéroplace.

Mais la mise au point de ce dernier tardant, le vent s'élevant—il atteignait 7 à 8 mètres à la Tour Eiffel à midi et demi—l'aimable capitaine de la "Ville-de-Paris" rallie ses passagers et décide du départ.

A ce moment, M. Maurice Kapferer et sa jeune femme repartant directement pour Paris en voiture, deux places deviennent vacantes: le comte de La Vaulx prend celle d'arrière, aux côtés de M. Henry Deutsch; je prends l'autre à l'avant, tout contre le moteur, à côté de l'intrépide et et jovial Paulhan, M. Henry Kapferer occupant le milieu de la nacelle, fusiforme comme le ballon lui-même, où sont les différents gouvernails, les baromètres, les indicateurs de pression, la carte, et combien d'autres accessoires dont il est seul à s'occuper avec une incroyable dextérité.

Midi trente-cinq, les guide-ropes sont ramenés, le pilote a crié: "Lâchez tout!" Nous partons!

Si l'enfant qui marche pour la première fois pouvait parler, décrire ses sensations, je suis convaincu qu'elles seraient identiques à celles que ressent l'homme s'élevant pour la première fois à l'aide d'un instrument d'apparence fragile, quelque massif, fait de minces lattes de bois, de câbles d'acier ou de chanvre tenus, de soie gonflée d'hydrogène, sous lequel tournent à grande vitesse les 60 chevaux d'un moteur à essence.

Cela semble effarant, c'est tout simplement grandiose.

A peine sommes-nous élevés, l'équilibre établi avec quelques sacs de lest, voici l'hélice en mouvement.

La "Ville-de-Paris" se cabre à peine et pique droit sur Saint-Cyr. Les "oyrards" sont à l'exercice et nous les en distrayons. Pardonnez-leur, général, c'est pour s'instruire aussi, c'est pour s'initier à cette arme de demain que toutes les têtes se sont levées et quelques certainement il y a eu du "flottement."

Mais nous allons, nous allons, non pas comme le vent mais plus vite que lui, puisque nous luttons victorieusement contre sa poussée en sens inverse.

Voici le Grand Canal, l'Orangerie souterraine et son château, Versailles anachronique—ô combien—mais si beau, si majestueux, encore et toujours, même au temps des dirigeables!

Voici la pièce d'eau des Suisses, le bassin de Neptune, celui de Latone, les charmilles séculaires, le Grand et le Petit Trianon, le Temple de l'Amour et le Hameau, semblables de là haut à d'artistiques jouets de Nuremberg.

Nous laissons à droite la porte Saint-Antoine et prenons, tel un piéton, la route de Saint-Germain. Saluons en passant le château de Rocquencourt, au Prince Murat, et son verger fameux. A gauche, enclose de ses murs protecteurs, c'est la forêt de Marly; à droite les bois de Vaucresson, et les dominant, par-dessus la Celle-Saint-Cloud, le château de la Jonchère, à M. Edmond Blanc.

Le temps de les regarder et nous sommes à Louveciennes. Admirons son château qui évoque, lui aussi, tant de souvenirs, et, dédaigneux des routes en lacets, descendons hardiment vers la Seine, que nous traverserons juste à la pointe de l'île de Bougival.

Le petit tramway à vapeur qui dégringole à toute allure de l'abreuvoir de Marly vers le fleuve ne peut nous rattraper; la "Jersey Farmes" est à droite, le golf du Pecq devant nous; nous suivons la Seine longeant le Pecq, Saint-Germain et sa terrasse déserte, Carrières, et fuyons à tire d'ailes sur Montesson, notre port d'attache.

Cette fois c'est la plaine sans relief et sans habitations presque, la culture maraîchère règne ici en maîtresse; les poireaux à cette distance semblent se serrer frileusement les uns contre les autres, tandis que les choux prennent l'aspect de perles vertes incrustées dans quelque vaste filet de résille.

Déjà nous distinguons le hangar.

Avec une rectitude surprenante nous suivons la route de Sartrouville sans le moindre écart, et, laissant à gauche la la colonie scolaire de Montesson, d'un coup de barre le pilote nous a ramenés dans l'espace réservé à l'atterrissage.

Cinquante hommes s'agrippent aux guide-ropes.

—Et voilà! fait le mécanicien Paulhan, souriant autant qu'actif, soignant son moteur comme s'il était sur la terre ferme, alors que c'est le vide partout, et ne l'abandonnant un instant que pour quelque amuïne facétie bien faite pour rasseurer les plus timorés.

Mais est-il possible de connaître la peur, l'émotion même lorsqu'on est sous l'empire d'une admiration sans borne, sous le charme d'un voyage qu'on ne saurait décrire comme il le mérite, fût-on Heuri Heine lui-même.

Il est exactement une heure trente-huit lorsque nous atterrissons, avec la même douceur, la même action souple, qu'au départ.

Mon débarquement déchaîne le rire; un miroir m'en fait comprendre la raison. Mon visage est recouvert d'un masque d'huile. Mais qu'importe, on paierait d'un autre prix pareilles sensations!

Un brin de toilette faite, ma signature apposée sur le livre du bord de la "Ville-de-Paris," dont c'est la vingt-cinquième ascension, un lunch rapide et nous avons encore le temps d'aller au champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux assister aux essais, infructueux d'ailleurs, de M. Henry Farman, dont l'aéroplane nous réserve, lui aussi, des surprises à brève échéance.

Quant aux dirigeables, on l'a vu plus haut, l'heure a sonné où les constructeurs entrent en lice. Une première série est en chantier. A quand la course entre les différentes marques d'aéronefs sur les cent kilomètres lancés ou les cent milles arrêtés?

La maison de Dumas Fils.

La fille aînée d'Alexandre Dumas fils, Mme Achille Matz, vient de mourir. Cette fin prématurée d'une jeune femme, douée des qualités les plus hautes du cœur et de l'esprit, sera accueillie avec des regrets sincères. Mariée une première fois à M. Maurice Lippmann, la fille d'Alexandre Dumas avait épousé en secondes noces le docteur Matz. Elle avait eu de son premier mariage deux fils, MM. Alexandre et Serge Lippmann, qui, jeunes encore, témoignent de goûts artistiques très marqués, l'un pour les lettres et l'autre pour la musique. Il reste encore, comme on sait, une seconde fille d'Alexandre Dumas fils, mariée à M. Ernest d'Hauterive.

Les deux sœurs, Colette, l'aînée, et Jeannine, la cadette, passèrent la plus grande partie de leur enfance et de leur adolescence dans cet hôtel de l'avenue de Villiers, où le père, célèbre et applaudi, a reçu tout Paris. Et c'était une joie pour les privilégiés, ceux qui étaient admis dans l'intimité du maître, de voir mêlée à tant de talent et à tant de gloire la grâce enjouée de la jeunesse.

Parmi ces intimes, il faut citer en premier lieu: Henri Mirault, à qui est dédié le "Demi-Monde", et qui fut un camarade de Dumas; Henri Lavoix, critique dramatique, en qui il avait une entière confiance au point de le consulter sur ses propres pièces et qui, attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, fut aussi lecteur à la Comédie-Française; et enfin Charles Narrey, auteur dramatique et journaliste. Dumas pratiquait à la façon de son père une hospitalité très large. Il avait table ouverte pour ceux qu'il honorait de son amitié. Et parmi ceux-là Charles Narrey venait le plus souvent. A la mort de celui-ci, Dumas apprit qu'il lui avait laissé par testament son portrait, œuvre d'art. A quelques jours de là le tableau arrivait. On était en famille.

—Où le mettrons-nous? demanda Dumas.

—Dans la salle à manger! répond une des fillettes.

L'esprit du père venait aux lèvres de l'enfant. N'est-ce pas Dumas lui-même qui racontait qu'il avait consulté une de ses fillettes au cours de l'élaboration d'une de ses pièces les plus fameuses? C'était à l'époque du "Supplice d'une Femme". Emile de Girardin, qui fréquentait beaucoup le salon de Dumas, lui avait soumis le drame sous sa forme primitive.

—Il y a une idée là-dedans, lui dit Dumas. Mais il faut tout refaire.

—Refaites, dit Girardin.

Et Dumas se mit à l'œuvre. Au cours de son travail, ayant à prendre une décision pour le rôle de l'enfant, il appela une de ses fillettes:

—Mon enfant, lui dit-il, ta mère et moi nous allons nous séparer. Qui veux-tu suivre?

—Je veux être avec celui qui reste, dit la fillette.

Dumas embrassa l'enfant. Il avait ce qu'il voulait.

Un autre habitué de l'hôtel de l'avenue de Villiers fut Meissonier, qui estimait en Dumas non seulement l'ami sûr, le dramaturge incomparable, mais l'amateur d'art, sincère et éclairé. On sait que l'écrivain avait une collection de tableaux justement célèbre. Un jour, Meissonier arrivant à l'improviste chez son ami, est reçu par la jeune Colette Dumas, qui, tenant un livre dans ses petites mains, lève sur le peintre ses yeux rougis de larmes.

—Qu'as-tu, fillette, pour pleurer ainsi? demande Meissonier en se baissant pour l'embrasser.

—C'est ce livre! dit l'enfant ingénument. Ce pauvre Empereur, voyez-vous....

Et elle refond en larmes. C'était le "Mémorial de Sainte-Hélène". Meissonier console la fillette, raconte le fait à Dumas en riant et s'en va. Deux mois après, un paquet arrive à l'hôtel de l'avenue de Villiers à l'adresse de Mlle Colette Dumas. On ouvre. C'est un tableau de Meissonier: le Empereur. Dumas en est avisé. Il va voir Meissonier.

—Mais mon enfant ne peut pas accepter ça. C'est un cadeau de roi.

—Non, d'empereur, dit en riant Meissonier. Si vous saviez ce que ses larmes m'ont fait plaisir. C'est moi qui la remercie!

Il faudrait un volume pour évoquer les souvenirs de cette maison de Dumas fils, qui fut une des plus recherchées et des plus accueillantes de la fin du siècle dernier. Les amis étaient aussi nombreux que dévoués au maître, si cordial et si généreux sous son apparence un peu froide.

—Vous êtes déconcertant, lui disait l'Alboni. Vous êtes la bonté même et vous laissez dire que vous êtes un monstre!

—Qu'est-ce que cela fait, du moment que vous ne le croyez pas!

Le filleul de l'écrivain, M. de La Charlotterie, a fondé le dîner Dumas, où se rencontrent périodiquement quelques-uns des amis du maître. Mais si nombreux qu'ils soient, que sont-ils auprès des disparus?

—Peu d'hommes ont su se faire aimer autant que celui-là, disait, de Dumas, Edmond de Goncourt, qui n'était pas pourtant, de ses familiers.

Un des survivants de l'hôtel de l'avenue de Villiers est le docteur Favre, esprit très distingué, à qui Dumas dédia la "Route de Thèbes" et dont certaines idées philosophiques ont servi au dramaturge dans la composition du très curieux personnage de l'Etrangère, Rubinn. La fameuse théorie du vibrion est, dit-on, de lui. Retiré à la campagne, le docteur Favre vient une ou deux fois l'an à Paris. Ses meilleurs amis, ceux qu'il voit le plus volontiers, sont ceux qui lui rappellent le souvenir du grand écrivain disparu.

C'est par George Sand que le docteur Favre avait connu Dumas fils. Celui-ci éprouvait pour l'illustre châtelaine de Nohant une affection presque filiale. Sur l'avis de George Sand, Dumas avait acheté des terres à Puys, près de Dieppe, où il finit par faire bâtir une villa devenue célèbre. Il passa désormais l'hiver avenue de Villiers et l'été à Puys. C'est là, en Normandie, que mourut son père pendant la guerre, événement douloureux qui l'attacha à cette maison de façon plus étroite. Plus tard, ayant hérité d'Adolphe de Leuven la villa Champflour, à Marly, il espaça un peu ses séjours au bord de la mer. Mais la villa de Puys le revit quelques semaines avant sa mort.

Sa fille, Mme Matz, qui vient de s'éteindre, avait reçu cette villa de Puys dans sa part d'héritage. Elle y passait régulièrement l'été parmi de chers souvenirs. Dumas, qui lui dédia la "Princesse de Bagdad", y avait écrit nombre de ses pièces les plus applaudies: les "Idées de Mme Aubray", "La Visite de Noces", "Monsieur Alphonse", les "Danicheff", "Denise". Souvenirs de travail et de gloire. Et c'était pour la fille du maître regretté une leçon de continuer par la pensée et par le cœur la vie, la chère vie d'autrefois.

La guerre au Maroc

Bien qu'elle ne soit pas destinée à la publicité, nous croyons devoir publier la lettre suivante que le sous-lieutenant Do-Hu-Taï, du 1er étranger, a adressée à un général, et qui montre d'abord avec quelle simplicité nos officiers font leur devoir et donne de nouveaux détails sur la mort du vaillant capitaine Ihler, dit un journal de Paris.

Le sous-lieutenant Do-Hu-Taï est fils d'un des plus puissants propriétaires annamites de l'Indo-Chine, ami de la France. En se battant pour elle, son mérite est double.

Voici cette lettre:

"Mon général,

"Nous avons eu aujourd'hui un très vif engagement. A 6 heures, une reconnaissance de campagne du 2e régiment sous les ordres du commandant d'Erlanger, est partie à la recherche du civil capturé avant-hier par les Marocains.

"Nous avions comme direction Taddert. Nous étions éclairés par un escadron de chasseurs, sous les ordres du capitaine Ihler.

"Vers dix heures, notre cavalerie fut attaquée. Les petits chasseurs ont été épatants. Avec ses 50 hommes, le commandant de l'escadron n'a pas hésité à charger 600 cavaliers marocains. Ramenés après cette charge héroïque, ils ont été forcés de faire du combat à pied.

"Malheureusement, ils furent bientôt forcés de quitter le combat, car le nombre des ennemis augmentait dans de grandes proportions. On a peut-être trouvé le combat trop tôt: l'ennemi était à cent mètres au plus. C'est alors que le capitaine Ihler reçut une balle lorsqu'il allait se mettre en selle. Il put encore faire une vingtaine de mètres et tomba.

"C'était un [illegible] merveilleux et un brillant officier; il a eu une mort digne de lui. Du reste, un autre, resté en arrière, un pauvre chasseur qui a eu la tête coupée et a été complètement éventré.

"Les pertes s'élèvent à un officier et quatre hommes (dont un légionnaire), et pas mal de blessés.

"L'infanterie a eu une position merveilleuse: nous étions dans un enclos entouré d'aloès, et les balles portaient trop haut. Malheureusement, elle n'a pas pu porter aide d'une façon efficace à la cavalerie.

"D'après moi, nous aurions dû nous porter en avant au début de la charge, et aller relever les chasseurs dans leur combat à pied.

"Nous sommes rentrés au camp à quatre heures du soir."

Do-Hu-Taï.

Nominations présidentielles.

Washington, D. C., 5 décembre—Le président Roosevelt a transmis aujourd'hui au Sénat les nominations suivantes:

"Aux fonctions de percepteur du revenu intérieur pour le sixième district du Kentucky, M. Maurice L. Galvin.

"Aux fonctions d'attorney fédéral pour le district sud de l'Alabama, M. William H. Armbrecht.

"Aux fonctions de marshal des Etats-Unis pour le même district, M. Gilbert B. Deans.

Arrestation d'un maire.

Sydney, N. E. 5 décembre—M. Burchell, maire de Glace Bay, a été arrêté hier soir dans cette ville sous l'accusation d'avoir détourné une somme de $500 au détriment de la Dominion Coal Company.

L'inculpé a été remis en liberté après versement d'une caution de $30,000.

ENRICHISSEZ-VOUS-VITE

Wallingford a dit:

"Il est toujours bon de se rappeler que dans ces grands Etats-Unis il y a des gens qui mettent de côté de l'argent depuis des années, attendant simplement que je vienne le prendre."

Ce qui a mené cette réflexion:

"Je n'ai jamais perdu au jeu d'assurance, et ceci sonne bien. Dix sous paraissent un pauvre jeu, mais quand nous avons 250,000 membres, cet anti insignifiant se monte à $25,000 par mois."

La conclusion est une histoire excitante de personnes crédules qui faisaient des économies et d'un dissipateur peu scrupuleux; c'est la seconde histoire de la série *Get-Rich-Quick* de MR. GEORGE RANDOLPH CHESTER; elle est intitulée—

Profitable Benevolence

et elle paraît dans le Numéro de Noël de

THE SATURDAY EVENING POST

Vendu chez tous les vendeurs de journaux, à cinq cents le numéro; $1.50 par an par la poste.

THE CURTIS PUBLISHING COMPANY, Philadelphie, Penn.

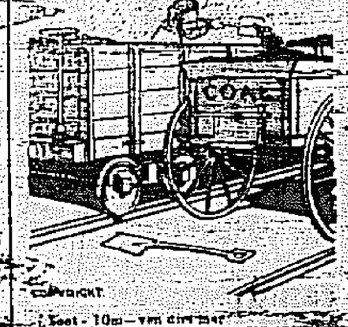
VISITEZ LE—
FABACHER
NEW RATHSKELLER
410-412-414-416-418 RUE ST-CHARLES.

LE PLUS BEAU ET LE PLUS MODERNE DES
RESTAURANTS
AU SUD.

Plats Spéciaux Préparés Pour Fêtes à Court Délai.
Prix Modiques. Service Non Surpassé.
PETER FABACHER & BROS., Compagnie de Pourvoyeurs, Props.

24 par—3p—dim mer—tab

PAUL M. SCHNEIDAU, Agent,
REPRESENTANT
La MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL AND COKE CO.,
BUREAU: 315 RUE CARONDELET.
Téléphone Main 576. Nouvelle Orléans, La.
CHANTIER DE CHARBON:
Au pied de la rue Race. Téléphone Main 985
Bureau des Remorqueurs
MAUD WILMOT, MONGAH.
CHANTIER DE CHARBON:
513-521 rue Quartier.
Téléphone Hemlock 321.
CALE SECHE DE SECTION,
ALGER,
Téléphone Alger, 38.



Foot-10m—vm dim mar